

Jean-Pierre Wirtz

Les Ombres de la Justice

LES CLAMEURS DE LA LOUSSE

Jean-Pierre Wirtz

Les Clameurs de la poussière

Les Ombres de la justice

© Jean-Pierre Wirtz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7330-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Rien n'a vraiment de sens, sinon celui
que l'on donne à ce qui arrive...*

FÉVRIER 2023
Canton de Afrin

Maydān Akbis La colère de la terre

La nature venait d'accomplir au hasard, ce que les bombes et les canons perpétraient à grand renfort de stratégies perverses et dispendieuses. La nature ne ciblait rien. Elle semblait mettre d'accord, au petit matin de cette journée du 6 février 2023, une entente intentionnelle unissant la détresse des victimes dans la trêve qu'elle arrachait aux mésententes d'un peuple ostracisé. L'entraide internationale réagissait immédiatement, et le tocsin de quarante-cinq nations résonnait à la volée.

Ainsi, l'étrange nature réussissait là où la diplomatie s'essoufflait.

Le regard se posait sur une étendue de gris. Les couleurs avaient disparu sous une neige souillée. Un manteau de nuit d'hiver était jeté à la hâte sur un spectacle de misère. Dix centimètres de froid étaient tombés sur les ruines, étouffant les plaintes ensevelies dans des particules cristallines imperceptibles à l'effort de la première entraide. De part et d'autre de ce recoin d'instabilité entre la Turquie et le Rojava - à l'extrémité de cet espace controversé de la région autonome *de facto* de la Syrie -, la nature mettait en parenthèses l'existence d'un territoire et de ses contradictions, pour se confondre dans l'obscurité de l'horreur. Même l'heure ne distinguait plus les limites indécises de son œuvre. Les confins s'estompaient dans le deuil. L'antagonisme agonisait des deux côtés de la frontière en unissant le territoire des Kurdes dans ses décombres. En quelques secondes, sur le versant Syrien, le séisme avait abattu la petite ville de Maydān Akbis.

Surprise en plein sommeil, Awira s'était recroquevillée en position fœtale dans un automatisme de protection sitôt alarmé par l'instinct de survie, la faisant bondir hors de la chambre. Le plafond s'écroulait dans le dos de la jeune femme en la plaquant sur le palier du premier étage. Propulsée sur le plancher qui s'inclinait dangereusement en éraflant méchamment sa joue au passage, elle s'égosillait dans l'étranglement âcre d'une poussière étouffante. Des fragments de construction volaient au-dessus d'elle dans leur chute ; elle fermait alors les

yeux, chavirée par le vertige brûlant d'un dérapage sans fin, l'entraînant - elle ne savait comment le contrôler -, dans le recueillement emmuré de la dernière solitude. Et puis, sa tête venait heurter violemment la rambarde pour stopper son élan. Le squelette de l'escalier oscillait en craquant dans le noir, menaçant, prêt à se rompre sur l'amoncellement d'en bas... Une peur violente insensibilisait sa douleur... Les battements de son cœur terrorisé l'immobilisaient en sachant qu'elle ne devait pas rester ainsi, suspendue à trois mètres au-dessus de la table de la cuisine jonchée des débris du pan de mur béant attendant à la courette de service. Il lui semblait, de sa position, que tout était en déséquilibre, que si elle remuait d'un pouce, la maison basculerait dans ses ruines. Elle rampait cependant dans l'obscurité les quelques centimètres la séparant d'une colonne en bois qu'elle savait rencontrer là, dernier vestige permettant au palier de soutenir son poids. Lentement, à tâtons, en pivotant sur elle-même, elle se retrouvait en position de se délester le long du pilier pour rejoindre l'éboulis masquant le sol. La colère de la terre, soudainement assagie par sa déraison, s'était calmée alors que son fracas retombait encore au-dehors, en éclats de tonnes de gravats.

La crainte d'un faux répit la précipitait à la rue pour qu'elle se rendît à l'évidence du désastre. Un fatras de choses ordinaires désormais inutiles, s'entremêlait dans la destruction. L'horreur s'offrant au regard de la jeune femme, de violents spasmes d'estomac rejetant de la bile la projetaient à genoux. Prostrée dans une supplique désespérée à la terre, le souffle court crispant les doigts de ses mains dans les gravats, elle hoquetait en crachant une salive amère, sale et poisseuse. À cet instant, des geignements lui parvenaient de l'endroit même d'où elle venait de s'échapper. La mort, qui l'avait graciée, rappelait éperdument à Awira l'inconscience dont elle s'était enveloppée pour se sauver. Elle se traînait alors dans la douleur de son être blessé jusqu'à l'emplacement murmurant un souffle de vie, et sans réfléchir, commençait à ôter à mains nues les pierres au-dessus des souffrances qui l'atteignaient dans le remords d'être encore en vie. Bientôt, à grand renfort de voix, des bras et des pelles s'unissaient à son effort aveuglé de larmes et de poussière. Le désordre s'organisait autour d'elle en élan solidaire, dans la pénombre glacée. Les torches des téléphones portables scintillaient telles des lucioles égarées qui, peu à peu, disparaissaient une à une avec le jour naissant. Les heures n'avaient pas entamé le courage d'un voisinage improvisé en première assistance, mais la fatigue avait vaincu la fragilité émotionnelle de Awira, angoissée de libérer son frère : Agrîn et sa femme Gilya étaient retenus sous l'incohérence des matériaux enchevêtrés.

Elle s'évanouissait.

La tête lourde d'un étrange apaisement, elle s'était réveillée sur un brancard, retenue par la perfusion qui l'avait sauvée de la déshydratation. Aucune organisation officielle n'était cependant responsable de ce fil miraculeux l'accrochant encore à la vie. La providence avait rencontré la précarité d'un toit encore en équilibre, sous lequel le pharmacien du village secourait les blessées avec ce qu'il avait, ce que chacun lui apportait. La volonté de ceux encore debout d'une communauté d'un millier d'habitants au plus, réagissait au désarroi. Le village de Maydān Akbis, dans son coin de frontière isolée, à des heures reculées de la solidarité internationale, attendait qu'une aide vînt à son secours.

Les heures qui suivaient remettaient sur pied Awira. Malheureusement, les chuchotis qu'elle s'était efforcée de réanimer s'étaient éteints dans leur épuisement : son frère était resté enseveli sous les débris de sa maison. Ils s'étaient parlé jusqu'à son dernier souffle ; Agrîn décrivait inutilement ce qui l'entourait afin d'aider les secours à ne pas l'écraser plus dans son enfermement, distinguant à peine une partie du corps de Gilya sans pouvoir apprécier si elle était inconsciente ou morte... Par l'échancrure de deux parpaings, elle avait introduit un tuyau dont il réussissait à s'emparer pour parvenir à délivrer l'assèchement de sa parole... Et puis soudain, elle ne se souvenait de rien. Ni même de l'instant qui lui ôtait la conscience...

Revenue à la vie, elle réalisait qu'il eût été plus facile de comprendre pourquoi elle aurait pu la perdre. Assiégée par l'hébétude agissant sous la persistance du choc qu'elle venait d'endurer, elle réagissait lentement. Le chaos, qui submergeait le pays dans l'insurrection depuis bientôt douze années d'éreintement, l'avait aguerrie à surmonter l'effroi et dominer la peur. Sauf qu'elle n'attendait pas que la nature vînt à s'immiscer dans le combat. Elle puisait alors aux côtés du pharmacien, les connaissances récupérées de ses années inachevées d'étudiante en médecine. Le pharmacien, qui connaissait Awira depuis son enfance, découvrait en elle une volonté insoupçonnée décuplée par l'exigence d'intervenir. Il se désespérait autant qu'elle de l'absence de l'unique médecin d'ici, probablement lui aussi sous les décombres. L'impuissance des instants insoutenables de l'hiver s'organisait autour de braseros de fortune alimentés par des déchets de bois récupérés du sinistre. La détresse, anxieuse de réponses à ses premiers appels d'urgence, s'accrochait à l'espoir. Le réseau était faible, les batteries de téléphones s'alimentaient

désespérément, lorsqu'elles le pouvaient, sur les véhicules encore en service.

Déjà, un jour nouveau rallumait l'aube.

C'était le 8 février.

Quarante-huit heures après la déferlante secousse, on survivait sans électricité, on mourrait sans eau, on comptait ceux qui restaient.

« Un pâté de deux cents maisons perdues à l'ouest de la frontière, cela suffit à faire un village ignoré du monde » : la pensée endurcie de Awira la soutenait dans son inlassable inspection de la dévastation. Un silence sépulcral dormait au creux des ruines, sans plus d'avertissement de vie. Elle, et ceux qui l'accompagnaient, s'animait pourtant du moindre indice, guettant encore après soixante-dix heures de la catastrophe, un cri de ses entrailles. Maydān Akbis, évanoui à l'extrême pointe d'une région déjà retirée, devenait plus que jamais isolé du monde. Le village, plat d'une étendue dominée par son minaret gisant désormais en morceaux sur le sol, tel un mât de navire brisé dans la tempête, venait de perdre son dernier repère. L'information internationale - dédaignant ce trou absent d'importance -, relayait probablement à cet instant la commotion de villes majeures, vécue dans l'effondrement d'immeubles reposant tels des mille-feuilles sur leurs entassements. Une brique ou un morceau de tôle suffisait pourtant à vous briser de la même façon que dix étages : elle venait d'échapper à cela. Elle était seule à le savoir. Son regard parcourait les rares maisons à peine debout, comme une dérision bravant l'inutile. Des fantômes de l'espèce humaine croisaient leurs regards sans plus d'expression que celle d'un anéantissement.

Les rues avaient disparu.

L'existence aussi.

Peu à peu, les présences encore de pied s'éloignaient dans leur exode, emportant les vestiges d'une vie, mais Awira, probablement dominée par un désarroi mêlé d'injustice et d'impuissance, avait décidé tant qu'elle pouvait se rendre utile, de rester avec le pharmacien, auprès des blessés, en attendant une autre aide que celle d'une miséricorde divine.

Un rare moment de tranquillité l'avait accompagné à la lisière du village. Elle s'attardait sur le quai de l'ancienne gare ferroviaire et contemplait ce qui restait d'un poste frontière abandonné, vigile muet d'une privation d'accès depuis quand déjà... La guerre resurgissait alors des décombres tel le spectre d'une réalité effacée quelques instants par une agitation de la terre. Les yeux de la jeune femme contemplaient l'impassible tristesse de la désolation reposant mollement dans le gel du sol, abandonnée dans le faux repos de son silence.

L'attention de Awira survolait à cinq cents mètres de là au mieux, le périmètre de démarcation. La trace de l'envahisseur. Le voisin hostile l'entretenait en couloir de dissuasion. Un mur de séparation rugueux et inabordable, coulant comme un fleuve de béton, s'adossait à la transparence d'un air devenu imperméable. Inaccessible. Interdit. Au-delà, c'était la Turquie et la vallée qui semblait aujourd'hui s'envoler avec la clarté du ciel, vers les Monts Nur, à presque les toucher, et caresser leurs cimes enneigées. Le spectacle merveilleux qu'elle venait souvent admirer depuis sa petite enfance, renvoyait pour un instant l'horreur à ses jours heureux... Aspiré malgré elle en dehors de la réalité, son œil presque absent balayait l'horizon en se détachant ostensiblement de cette interdiction de franchir, mélange de ciment et de honte. On ne défend rien au regard, pour aller plus loin et rêver... Et puis machinalement, à ses pieds elle découvrait les rails tordus du chemin de fer, courbés, battus par l'enclume du démon de la terre. Comme elle.

Elle s'était alors affaissée dans la froide abstraction d'un bonheur disparu à jamais depuis la mort de ses parents, en s'asseyant sur le quai, les jambes pendantes. Abandonnée, seule dans son existence, Awira caressait les rails du bout des pieds. Ses vingt-six années de vie l'avaient seulement conduite ici au bord d'un gouffre de souvenirs... Ce n'était pas le conflit armé avec les forces régulières de Damas, qui avait tué son père et sa mère au début de l'automne de l'année passée... Ni la persécution des djihadistes dont une poche de résistance s'était organisée à Idlib, au sud, à cinquante kilomètres d'ici ! Pas même les Turcs et leurs mercenaires lors de leur invasion afin de contrôler l'enclave de Afrin. Non ! C'était bêtement le choléra. L'écho de l'insalubrité des sols contaminés rendait l'eau aussi dangereuse que mourir de soif. Le choléra semblait vouloir exister un peu comme cette violence de la terre dont la nature paraissait s'être repue. Les deux s'invitaient au désordre géopolitique, peut-être pour faire réfléchir, certainement pour alerter autrement l'intérêt des puissances en conflit : celles qui prenaient les armes et les autres, guidant les rivalités dans la perverse habileté de leurs avantages réciproques.

En s'éloignant des rails enchevêtrés pour rejoindre son dispensaire de fortune, l'ombre de la gare frontière de Maydān Akbis rattrapait les pas de Awira : celle d'un temps révolu, de la lenteur d'une grandeur disparue, d'un conte que les anciens n'avaient pas appris dans les livres pour l'avoir vécu, de combats qui avaient construit cette nation de toutes pièces par la volonté de quelques hommes ayant tracé sur une carte d'État-Major les limites de l'utopie...